



Michèle Causse
L'écriture: l'énergie du corps

Michèle Causse: Face au déni, l'encontre

par Suzanne Lamy

Écrivain, traductrice d'anglais et d'italien, diplômée en chinois, Michèle Causse a publié *L'Encontre* (des Femmes, 1975), *Petite Réflexion sur Bartleby* (Nouveau Commerce, 1976), *Écrits, Voix d'Italie* (des Femmes, 1977), *Muthos* (postface à *Stèle* de Jane Bowles, Nouveau Commerce, 1979), *Corps du dire, Dire du corps* (postface à *Mara Journal d'une femme soumise*, Flammarion, 1979), *Berthe ou Un demi-siècle auprès de l'Amazone* (Tierce, 1980), *Lesbiana, Seven portraits* (Nouveau Commerce, 1980).

Sp.: Serais-tu d'accord avec la lecture que j'ai faite de *L'Encontre*, selon toi *fable autobiographique que j'ai lue comme une quête, un parcours effectué par la clandestine qui cherche à accéder à l'existence?*

M.C.: Oui, c'est un refus de considérer qu'il existe pour la femme, une nécessité, celle de l'Échelle, comme image un peu simpliste du système patriarcal. Dans un autre parcours, les femmes auraient dû inventer des ellipses, des spirales, des rotations, des girations... On ne sait pas quels auraient été les modes d'exploration de l'être et de l'espace symbolique, philosophique, imaginaire, mythique du féminin. Un genre a été réduit au silence. C'est une mutilation épouvantable.

Sp.: *Mutilation à laquelle les femmes sont en train de porter remède...*

M.C.: Oui, mais je me demande dans quelle mesure l'écriture peut ouvrir des brèches. C'est un fait: une conscience acquise n'est plus une conscience qui se reprend. Mais inscrire ce que nous avons compris dans la réalité patriarcale, ça, c'est une oeuvre d'une telle patience, avec de tels retours de bâton, que là, je suis extrêmement pessimiste. Pour reprendre une phrase de Blanchot, je pense qu'il eût mieux valu être Brutus qui tue César qu'être celui qui raconte le meurtre de César par Brutus. L'écriture, pour moi, c'est la métaphore du meurtre, de l'action que je ne fais pas. À l'action isolée, je ne crois pas. Mais par nature, je ne peux agir que solitairement. C'est l'ambiguïté même.

Sp.: *Ton écriture est une élaboration substitutive au meurtre...*

M.C.: Oui. Exister à travers la littérature, c'est important, mais les femmes créatrices ont toujours existé.

Sp.: *Dans ton écriture abstraite et concrète à la fois, il y a un travail très serré du langage: exploitation des étymologies, alliterations...*

M.C.: Ce n'est pas à lire au premier degré. Mon écriture peut être dite concrète dans la mesure où elle charrie des

images qui, pour moi, sont porteuses de concepts. Je privilégie toujours la métaphore.

Sp.: *Que penses-tu de "l'écriture du corps" dont parlent beaucoup de femmes?*

M.C.: Le corps lesbien est un corps qui a sa liberté. Il est plus occupé par la pensée que par une réappropriation de lui-même. Ce n'est pas assez souvent dit. En 1975, des hétérosexuelles m'ont dit qu'il n'y avait pas de corps dans mon livre, ce qui me paraît faux. Moi je ne pouvais pas traiter cette problématique de réappropriation, étant donné que depuis 20 ans, mon corps était dans la jouissance. Alors que pour les femmes, la jouissance n'est pas un donné. La jouissance vient après des années ou jamais.

Sp.: *Dans L'Encontre, il y a un rapport amoureux intense entre celle qui est le "Tas" et "A", mais la douleur est distancée.*

M.C.: Oui, bien que je n'aie pas écrit une page sans pleurer. Qu'est-ce qui pleure? C'est le corps. L'écriture, c'est de l'énergie du corps. Je ne voulais pas tomber dans le pathos. J'en avais très peur, étant donné que je savais que c'était un écueil monumental. C'est vrai que j'ai aussi la tentation de maîtrise.

La figure de Mara

Sp.: *En 1979, la parution de Mara a causé beaucoup d'émotion. Pour la première fois, une femme rendait compte du voyage en enfer dans lequel un homme - ici son mari - l'avait entraînée. Certaines femmes ont été sensibles au fait que Mara ait écrit: "Ma dépravation n'est pas le fait de N. J'ai aimé N. J'ai cherché frénétiquement à lui plaire et donc, n'ai de compte à rendre qu'à moi-même." De ces activités érotiques, elle sortait, dit-elle, "apaisée, souveraine." Par ailleurs, des femmes se sont arrêtées sur ceci: "Pour être gardée, que n'aurais-je fait?" A toi qui as écrit la postface de Mara, je demande: Qui est Mara?*

M.C.: Peu de femmes poussent à ses extrêmes la mise en acte de fantasmes masculins. Connaissant Mara, je sais que ces fantasmes ne sont pas les siens. Anne-Marie Dardigna, dans l'étude de textes érotiques masculins (cf. *Les châteaux d'Eros*), ceux de Bataille, Klossowski... a démonté le phénomène. Mara dit: "Plutôt périr d'amour que voir l'amour périr." Pour garder cet homme, elle en passait par tous ses vœux. La situation imposée, elle l'a récupérée, est allée au-delà de la demande, au point de la renverser. Un peu comme Jean Genet.

Mara est une femme indomptable. Elle a perdu son corps, pas son âme. Dans une situation d'illiberté, elle a gardé sa liberté intérieure qu'elle a retrouvée dans l'écriture. Cela dit, même l'écriture, même la psychanalyse ne l'auraient pas sauvée si le mouvement des femmes n'était intervenu à temps pour donner à son parcours presque initiatique une explication qui puisse la satisfaire. Le mouvement des femmes a donné à beaucoup de femmes les clés d'un certain cheminement.

Sp.: *Même s'il n'avait fait que ça, ce serait déjà extraordinaire...*

M.C.: Avoir assez vécu pour voir ça! malgré tout ce qu'il reste à faire! Les femmes ont quand même leurs réseaux, leur solidarité.

Sp.: *D'ailleurs Mara écrit: "Ça, je ne l'ai pas dit à l'analyste." La encore, elle était protégée.*

M.C.: Les femmes ont leurs propres perceptions intérieures auxquelles elles ne font pas confiance. C'est pourquoi elles vont chez les analystes. Il est vrai qu'ils sont supposés cadavériser leur position et se taire — ce qu'ils ne font pas toujours!

Sp.: *Dans quelle mesure as-tu été liée à la parution de ce Journal?*

M.C.: Je l'ai découvert par hasard, au moment où Mara rangeait des papiers. Elle n'en aurait fait aucun usage. J'en ai forcé la publication. J'ai été balayée par une émotion extraordinaire. La postface n'a pas réussi à donner la lecture qu'on voulait. Deux hommes seulement en ont parlé. Pourtant Mara n'aurait jamais consenti à la publication sans une mise en place féministe.

L'anti-Mara

Sp.: *Tu fais non seulement la théorie du cas Mara par les références dans les marges, le substrat théorique...*

M.C.: ...oui, la femme comme matière.

Sp.: *Tu reprends la parole de Mara et la situes dans notre champ culturel, comme un maillon dans un engrenage. C'est un cas exceptionnel, mais ce n'est pas que cela.*

M.C.: Son érotisme, c'est un absolu mystique, une ascèse, un dépouillement. Elle dit: "J'ai l'impression d'avoir été râlée jusqu'à l'os." Vu de l'intérieur, l'érotisme, c'est autre chose que ce que l'on nous en raconte du côté du masculin.

Sp.: *En publiant les souvenirs de Berthe, femme de chambre de Natalie Barney, assortis d'une étude, entendais-tu réparer un peu de l'oubli dans lequel Natalie Barney a été tenue?*